



Quand la destruction dâ??un hÃ´pital nâ??est plus une nouvelle

## Description

*Lâ??agence MÃ©dia Palestine propose une traduction de cet article poignant de Ghada Ageel, qui dÃ©nonce la normalisation du gÃ©nocide israÃ©lien en Palestine.*

Par Ghada Ageel, le 28 dÃ©cembre 2024



Un incendie visible à travers une fenêtre de l'hôpital Kamal Adwan à Beit Lahiya, dans le nord de la bande de Gaza, le 18 décembre 2024 [File : Reuters/Stringer].

Le silence sur la disparition de l'hôpital Kamal Adwan est assourdissant. Le monde a pleinement accepté le génocide israélien.

Ce matin, j'ai ouvert les médias sociaux pour chercher des nouvelles de Gaza. J'ai dû faire défiler mon fil d'actualité pendant un certain temps avant de voir la première mention de mon pays d'origine.

Pourtant, les nouvelles que nous recevons de Gaza par l'intermédiaire de nos amis, de notre famille et des médias sociaux ne sont pas moins sombres qu'il y a un an. Ses habitants continuent d'appeler à l'aide, en espérant que le monde les entende.

Depuis trois mois, le Dr Hussam Abu Safia, directeur de l'hôpital Kamal Adwan à Beit Lahiya, dans le nord de la bande de Gaza, envoie des appels à l'aide au monde entier, alors que l'armée israélienne assiège l'hôpital, coupe les approvisionnements, le bombarde, massacre les personnes à proximité et blesse une partie du personnel médical et des patients qui s'y trouvent.

Dans un appel vidéo posté le 12 décembre, le Dr Abu Safia se lamente : « Nous n'avons plus aucune capacité et nous fournissons un service de bas niveau. J'espère qu'il y a des oreilles attentives. Nous espérons qu'une conscience vivante entendra notre appel et facilitera l'ouverture d'un couloir humanitaire vers l'hôpital, afin que l'hôpital Kamal Adwan puisse continuer à fournir des services. »

Mais ses appels à l'aide sont restés lettre morte. Le lendemain de Noël, un bombardement israélien a tué une femme à la porte d'entrée de l'hôpital et cinq travailleurs médicaux : Ahmed Samour, pédiatre, Esraa Abu Zaidah, technicienne de laboratoire, Abdul Majid Abu al-Eish et Maher al-Ajrani, ambulanciers, et Fares al-Houdali, technicien de maintenance. Des éclats d'obus ont brisé le crâne de l'infirmier Hassan Dabous à l'intérieur de l'hôpital, mettant sa vie en danger.

Hier, les soldats israéliens ont pris d'assaut l'hôpital et y ont mis le feu, expulsant 350 patients et enlevant le Dr Abu Safia et d'autres membres du personnel médical.

Cette horrible nouvelle a à peine fait réagir les médias internationaux ; il n'y a eu aucune réaction de la part des gouvernements étrangers ou des principales institutions, à l'exception de quelques États du Moyen-Orient et de l'OMS. Israël a manifestement réussi à normaliser ses attaques brutales, la destruction des hôpitaux palestiniens et le meurtre des patients et du personnel médical palestiniens.

Le monde n'a pas non plus réagi lorsque, au début du mois, le Dr Said Joudeh, le dernier chirurgien orthopédiste du nord de Gaza, a été assassiné alors qu'il se rendait à son travail à l'hôpital al-Awda, qui fonctionne à peine, dans le camp de réfugiés de Jabalia. Le Dr Joudeh était un chirurgien à la retraite qui s'était senti obligé de reprendre le travail en raison de la pénurie criante de médecins causée par les assassinats ciblés d'Israël.

Une semaine avant son assassinat, il avait appris que son fils, Majd, avait été tué. Malgré son chagrin, le Dr Joudeh a poursuivi son travail.

Israël cherche à éliminer tous les aspects de la vie civile dans le nord de Gaza dans le cadre d'une politique de dépeuplement. C'est pourquoi il prend pour cible les infrastructures civiles dans tout le nord et entrave leur fonctionnement. Les quelques installations médicales étaient les derniers vestiges de la vie civile.

En plus d'essayer d'exterminer les travailleurs médicaux, l'armée israélienne empêche systématiquement les équipes de défense civile et les ambulances de sauver des vies dans le nord, les attaquant et les tuant souvent lorsqu'elles tentent de le faire.

Et il n'y a pas que les appels du nord qui sont ignorés.

L'ensemble de la bande de Gaza est frappé par la famine, Israël ayant considérablement réduit le nombre de camions humanitaires et commerciaux entrant dans la bande de Gaza. La faim est omniprésente et touche même ceux qui ont les moyens d'acheter de la nourriture mais n'en trouvent pas.

Mon cousin, enseignant à l'UNRWA, m'a raconté sa visite à sa sœur, malade et déplacée à Deir el-Balah. Pendant sa visite, il n'arrivait pas à dormir. Il n'avait pas mangé de pain depuis 15 jours, mais ce n'est pas sa propre faim, en tant que diabétique, qui l'empêchait de dormir. C'étaient les cris des enfants de sa sœur qui suppliaient pour un simple morceau de pain. Désireux de les reconforter, mon cousin leur racontait histoire sur histoire jusqu'à ce qu'ils s'endorment. Mais il restait éveillé, hanté par leur faim et la sienne.

Outre la nourriture, Israël bloque également la livraison de matériaux indispensables à la construction d'abris. Quatre bébés sont déjà morts de froid depuis le début du mois.

Malgré la famine et la rigueur de l'hiver, les bombardements israéliens sur les maisons et les tentes des personnes déplacées n'ont pas cessé.

Le 7 décembre, un parent éloigné, le Dr Muhammad al-Nairab, a perdu sa femme et ses trois filles lorsque l'armée israélienne a frappé leur maison dans le quartier de Sheikh Radwan, à l'ouest de la ville de Gaza. Deux de ses filles, Sally et Sahar, étaient médecins et aidaient à sauver des vies. Elles ne peuvent plus le faire.

Lorsque ma nièce Nour, mère de deux enfants, a adressé ses condoléances à son oncle, le Dr Muhammad, la douleur de sa perte lui a paru intolérable. Je lui ai parlé peu de temps après. Ses mots ont percé le désespoir comme un cri : « Quand le monde nous entendra-t-il et nous verra-t-il ? Quand ces massacres auront-ils de l'importance ? Ne sommes-nous pas humains ? »

Le 11 décembre, une autre famille a été touchée non loin de la maison du Dr Muhammad, dans le quartier de Sheikh Radwan. Cette attaque israélienne a tué la journaliste palestinienne Iman al-Shanti, ainsi que son mari et ses trois enfants.

Quelques jours avant son assassinat, Iman avait partagé une vidéo dans laquelle elle réfléchissait à la réalité du génocide. « Est-il possible que ce niveau de choc existe ? Le sang des habitants de Gaza est-il si bon marché pour vous ? » a-t-elle demandé au monde.

Il n'y a pas eu de réponse. Tout comme les crimes de guerre contre les Palestiniens ont été normalisés, la mort et la douleur des Palestiniens ont été également normalisées. Cette normalisation ne fait pas que taire leur souffrance, elle nie aussi leur humanité.

Pourtant, pour les Palestiniens, la douleur de la perte est tout sauf normale à elle persiste, s'enfonçant dans l'âme, brute et implacable, portée par les échos de ceux qu'ils ont perdus, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de Gaza. Il s'agit d'une douleur transnationale, d'un chagrin qui traverse et défie les frontières, liant les Palestiniens en exil à ceux qui subissent les horreurs d'un génocide.

Dans un message publié le 3 décembre sur les réseaux sociaux, la journaliste Dayana al-Mughrabi, qui est actuellement déplacée en Égypte, a exprimé le chagrin sans fin de la population de Gaza : « Nos proches ne meurent pas une fois, ils meurent plusieurs fois après leur mort réelle. Quelqu'un est mort le jour où il est mort, puis il meurt à nouveau le jour où sa montre, que j'ai gardée au poignet pendant des années, se brise. Il meurt à nouveau lorsque la tasse de thé dans laquelle il buvait se brise. Il meurt encore le jour qui nous rappelle la date réelle de sa mort, et après son enterrement, lorsque le résidu de café a été lavé de sa dernière

---

tasse, et lorsque je vois quelqu'un ramasser le reste de ses médicaments pour s'en débarrasser. Ceux que nous aimons continuent à mourir plusieurs fois à ils ne cessent jamais de mourir pas un seul jour ».

Alors que ce spectacle de mort a été rejoué plus de 45 000 fois, le monde semble prêt à tourner la page de la bande de Gaza. Quinze mois après le début de ce génocide, les défenseurs et les militants du monde entier sont épuisés et épuisés par la destruction sans fin de Gaza et par le silence et l'acceptation accablants dont elle fait l'objet.

En tant que Palestinienne d'origine et réfugiée palestinienne de troisième génération, malgré les marques indélébiles laissées sur moi-même par le génocide à ces marques que le temps ne peut effacer à je refuse de perdre espoir. Cela me rappelle les mots du dissident tchèque Vaclav Havel : « L'espoir n'est certainement pas la même chose que l'optimisme. Ce n'est pas la conviction que quelque chose va bien se passer, mais la certitude que quelque chose a du sens, quelle que soit la manière dont cela se passe ».

L'affaire de l'Afrique du Sud contre le régime de l'apartheid devant la Cour internationale de justice et les travaux de la Cour pénale internationale ne sont pas seulement importants : ils sont essentiels pour établir le statut d'Israël en tant que paria, parmi les nations qui ont cherché à éradiquer des peuples entiers. Le monde ne doit pas oublier Gaza. Aujourd'hui, plus que jamais, ses cris doivent être entendus et l'appel à la justice doit être entendu.

*Le Dr Ghada Ageel est une réfugiée palestinienne de la troisième génération et est actuellement professeur invité au département de sciences politiques de l'université d'Alberta, située à amiskwaciwaskahikan (Edmonton), territoire du traité n° 6 au Canada.*

Traduction : JB pour l'Agence Média Palestine  
Source : [Al Jazeera](#)

**date créée**  
2024/12/30